

Le sujet migrant entre la désillusion de l'exil et l'idéalisation du pays de l'enfance dans *Yo també soc catalana* de Najat Elhachmi

The migrant subject between the disillusionment of exile and the idealization of the country of childhood in *Yo també soc catalana* by Najat Elhachmi

Hanan Rais

Doctorante

Université Ibn Tofail de Kénitra, Maroc

Abstract

This article aims to study the process of identity reconstruction in the autobiographical work *Yo també soc catalana* by Najat Elhachmi. It is from the shock experienced during her first trip to Morocco that the narrator realizes her dismay due to the cultural gap with the inhabitants. Which encourages him to take refuge in idealized memories of childhood as a form of remedy for this upheaval.

Cet article s'inscrit dans le thème de l'identité et l'altérité dans le monde actuel marqué par la mobilité et la rapidité. C'est un contexte où l'homme postmoderne lutte afin d'affirmer sa singularité et de trouver sa place dans cet espace commun. La globalisation, phénomène qui a en effet engendré l'ouverture des frontières et la circulation des marchandises et des hommes, a bouleversé les repères identitaires et a imposé le brassage des cultures et la négociation des rapports. Dans ce sens, notre étude concerne le domaine de la migration en tant qu'écriture et expérience esthétique. Elle cible ceux qui ont expérimenté le déplacement, le déracinement, le tiraillement entre plusieurs cultures et l'adaptation à de nouveaux contextes. C'est à l'écriture de l'auteure Najat Elhachmi que s'intéresse notre article. Il s'agit d'une écrivaine espagnole d'origine marocaine qui s'est révélée comme une auteure talentueuse, depuis son premier livre *Yo també soc catalana* (désormais *YTSC*) qu'elle publie en 2004. Cette œuvre autobiographique aborde son expérience exilique en quittant le village natal au Maroc et s'installant avec sa famille en Espagne. C'est un trajet marqué par le déracinement et la séparation avec la terre des racines, d'une part, et la mal adaptation dans le nouveau milieu, d'une autre. Dans cette dure épreuve de crise et de troubles qui s'accroissent avec le temps et se renforcent dans la distance géographique, le premier retour au Maroc n'a pas été réconfortant, puisqu'il s'est révélé comme un autre exil que la narratrice vit, cette fois-ci, face à ses proches au village. Ceux-ci l'ont réduite à une simple étrangère comme si elle n'avait jamais fait partie du pays. Se sentir ainsi exclue, au moment où elle a déjà subi le dépaysement et la marginalisation à Vic, fait qu'elle se réfugie dans les souvenirs mythiques de

son enfance, tout en ressuscitant ce village qui n'existe, désormais, que dans sa mémoire. Comment donc ce nouvel exil provoqué par l'attitude de ses compatriotes au Maroc, s'inscrit-il dans l'écriture de ce texte ? Et comment le passé magnifié de son enfance au village permet-il de remédier aux blessures du déracinement et de reconstituer son identité déchirée ? Nous envisageons de répondre à ces questions à travers deux axes. Dans le premier, nous nous focaliserons sur l'analyse du sentiment d'étrangeté de la narratrice face aux villageois. Dans le deuxième, il sera question de montrer comment l'écriture et l'évocation nostalgique du Maroc de l'enfance constitue un dépassement et un antidote pour la perte.

L'exilé et la nostalgie comme réconfort

Le sujet migrant est l'exemple de l'individu globalisé qui connaît l'exil et le désenchantement, puisqu'il expérimente la perte des repères et la désorientation. Son arrachement à ses origines débouche sur le bouleversement et la scission du moi. En effet, l'identité renvoie à un sentiment de continuité dans le temps et dans l'espace. Pour Erik Erikson « Le sentiment conscient d'avoir une identité personnelle repose sur deux observations simultanées : la perception de la similitude-avec-soi-même (selfsameness) et de sa propre continuité existentielle dans le temps et dans l'espace et la perception du fait que les autres reconnaissent cette similitude et cette continuité » (Erikson, 1978, p. 49). Dans cette optique, le déplacement influe sur la subjectivité du migrant qui se voit coupé de son lieu natal et de son groupe d'origine, ce qui fait de lui un étranger à soi-même. Pour recomposer alors l'unité du moi, il met en place plusieurs stratégies identitaires. L'une d'elles consiste à se rechercher dans le passé, en effectuant une plongée dans les souvenirs nostalgiques où l'image sublimée du pays natal permet de le réconforter et de retrouver son équilibre.

En fait, le rôle bénéfique de la remémoration nostalgique est indéniable, dans la mesure où elle permet de donner sens à la vie de l'individu. Selon les psychanalystes, la nostalgie est le « sentiment subjectif que notre existence compte, [...] que cette existence est significative, est déterminée et est cohérente » (SEDIKIDES et al, 2017). Elle permet donc de donner une cohésion à la vie du migrant, de l'aider à avoir des buts et de soigner ses traumatismes. Judith Stern souligne que ces réminiscences nostalgiques peuvent s'exprimer à travers différents aspects à savoir les souvenirs sensoriels et la tradition familiale, entre autres (Stern, 1996) : les souvenirs sensoriels sont vécus à travers les sens, les autres se rapportent à la tradition familiale, à ses mythes et à son histoire.

Se sentir étrangère face à la communauté du village

Dans *YTSC*, le déplacement du personnage en compagnie de sa famille vers l'Espagne s'annonce comme une expérience douloureuse dans sa trajectoire identitaire. L'exil, mot central dans l'écriture du texte et thématique essentielle qui traverse l'œuvre, a été vécu par la protagoniste à plusieurs niveaux. D'abord, le départ et la rupture avec le milieu d'origine a été extrêmement traumatisant au point de constituer un vrai deuil pour la déplacée qui avait du mal à s'éloigner de ses grands-parents, à se démunir de sa langue maternelle, des mœurs du village et des traditions vécues en famille. Ensuite, l'épreuve du choc culturel vécu au sein de la société catalane a ajouté à sa souffrance et accentué son désespoir. Cependant, c'est le retour désenchanté au pays natal qui a ravivé ses plaies et brisé son espoir en un possible épanouissement, lorsqu'elle se découvre subitement renvoyée à une simple étrangère par la communauté du village.

En effet, après des années d'installation en Catalogne, le premier voyage de la famille au Maroc a levé le voile sur l'un des épisodes les plus frustrants de la vie de la protagoniste. L'expérience lui a fait perdre l'enthousiasme de reprendre contact avec la terre mère. Les premiers moments au Maroc et les retrouvailles avec les proches au village n'étaient pas comme elle l'imaginait :

« Combien de personnes nous ont étreints jusqu'à nous couper le souffle ? Tu nous as manqué ! Qui êtes-vous tous ? La famille bien sûr, combien ? Mais il m'était difficile d'identifier chaque personne. Certains cousins avaient grandi, d'autres n'avaient pas encore été conçus à notre départ » (71).

Les paroles de la narratrice laissent entendre son trouble en se voyant, pour la première fois de sa vie, devant un nouveau monde totalement différent du village où la famille s'est agrandie. Entre la transformation de certains cousins qui ont grandi et changé de traits et la naissance des autres qui n'avaient même pas été conçus au départ de sa famille, elle a l'impression d'avoir raté un événement important. Les questions et les réponses qu'elle alterne témoignent de sa perplexité et de son embarras devant cette situation où elle ne se reconnaît pas. Angoissée, elle est gagnée par un sentiment d'étrangeté, une réaction qui se confirme, plus tard, lorsqu'elle cherche à participer aux activités faites en famille, afin de revivre les traditions qui font l'essence du milieu. C'est là où son exil se réactive à travers, par exemple, les tâches ménagères exercées par les filles de sa famille : « Je voulais laver mes vêtements dans la rivière comme le

faisaient ces filles de dix et douze ans, avec la même souplesse. Mais je me sentais maladroite à leur côté, mes tentatives ne me conduisirent qu'à recommencer inutilement »¹ (Trad.,73).

Ici, après avoir échoué à imiter les filles à laver convenablement le linge, elle se sent en décalage par rapport à ces petites villageoises habiles en matière de ménage, pourtant plus jeunes. Elle perd ainsi l'espoir en toute tentative, comme elle le traduit dans cet autre extrait : « J'allais puiser de l'eau dans le puits avec elles, je remplissais maladroitement les bouteilles et n'arrivais jamais à la verser correctement (...) »² (73).

Pourvu qu'elle fasse tous les sacrifices pour réussir son intégration à la communauté, nous remarquons qu'elle se sent dépassée. Les filles ne font que la renvoyer à un sentiment d'impuissance frustrant comme en témoignent les mots « maladroite », « inutilement », « maladroitement », « n'arriver jamais ». Ce champ lexical laisse entendre sa désillusion et son sentiment d'infériorité flagrants.

Par ailleurs, le sentiment de rejet qu'elle ressent apparaît également au niveau du décalage culturel qu'elle palpe durant les discussions et dans les réactions de ses proches, comme lorsqu'elle s'approche de la belle-mère de sa grand-mère. Cette vieille qui la regardait de travers et la guettait sournoisement, tout en lui disant « tu dois sûrement passer ta vie dans des boîtes de nuit, hein ? [...] Je sais que tu es espagnole, tu n'as pas à le cacher. Tu n'es plus d'ici, ma fille, plus »³ (72). Les propos de la belle-mère reflètent clairement une attitude discriminatoire, imbibée de préjugés. Elle a la certitude que leur hôtesse passe sa vie dans les boîtes, manifestant nettement l'intention de la réduire à sa seule identité espagnole, et de l'exclure ainsi de la communauté du village. En témoigne la phrase « tu n'es plus d'ici » qu'elle prononce avec fermeté.

Le jugement de la vieille femme fait partie de la vision stéréotypée qu'adoptent les gens du pays sur les émigrés, en tentant de les bannir du groupe dès qu'ils entament l'émigration vers d'autres lieux. Pour les premiers, ces déplacés sont devenus des étrangers qui appartiennent désormais à l'ailleurs. Abdelmalek Sayad soumet à l'étude ce phénomène que vivent les

¹ « volia rentrar-me la roba al riu com feien aquelles nenes de deu i dotze anys, amb la mateixa traça. Pero em sentia maldestra al seu costat, els meus intents només em van portar a encertar-me el tou de la ma inutilment ».

C'est nous qui traduisons toutes les citations.

² « Anava a buscar aigua al pou amb elles, omplia les garrafes barroerament i non encertava mai a deixar d'abrocar-l'hi just abans que s'omplís del tot ».

³ « Jo ja ho sé que tu ets espanyola, no cal pas que te n'amaguis. Vosaltres ja no sou d'aquí, nena, ara ja no ».

immigrants comme une vraie défaite lors de leur retour au pays. Dans *La double absence*, le sociologue lance les projecteurs sur cette perception stéréotypée qui fait d'eux des victimes d'un autre exil resté longtemps relégué au deuxième plan. Dans le chapitre intitulé « Le choc en retour sur la société d'origine », Sayad met sur un même pied d'égalité les réactions stéréotypées de la société d'immigration et de la société d'émigration à l'égard de leurs immigrés et émigrés (Sayad, 1999, 161-165).

Donc, la réaction de la vieille a marqué profondément la protagoniste au point de la choquer, puisqu'elle lui reproche d'avoir choisi l'identité de l'« autre », l'espagnole. Souvent, les immigrants se trouvent confrontés à cette vision restreinte qui les réduit à une seule appartenance et qui ne tient pas compte de leur identité multiple, car « l'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitié, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée [...] » (Maalouf, 8).

C'est ainsi que la narratrice n'arrive plus à s'identifier face à ce monde qui a pris une autre face. Elle vit un certain anachronisme :

« Il n'y avait pas de place pour nous dans ce pays au ciel clair et aux nuits étoilées, avec ces pantalons en velours et ces chemises à carreaux, tous remplis de boue à chaque fois qu'il pleut. Ma mère aspirait à retourner à sa maison [en Catalogne], cet espace qui n'appartenait qu'à elle et dont elle était la reine, non seulement pour la machine à laver ou l'eau courante, mais parce qu'elle pouvait faire les choses à sa guise »¹ (Elhachmi, 75).

Ce témoignage fait montre de l'errance à laquelle elle est livrée. Elle sent qu'elle n'a plus de place dans le village. En effet, cet endroit, lieu jadis de la joie partagée en famille ou entre les camarades de jeu, se transforme en un espace qui inspire le dégoût et la répugnance. Les villageois sont devenus des gens archaïques et sales à ses yeux, comme le prouve la métonymie (ces pantalons en velours et ces chemises à carreaux) qui se rattache à ces hommes « tous remplis de boue ». Même sa mère n'a plus envie de rester dans le village. Elle a hâte de rejoindre son «chez soi» en Espagne, afin de se comporter à sa guise dans son espace privé où elle pourrait jouir d'un confort total. Celui-ci est assuré par la vie citadine et moderne, à travers l'usage des machines sophistiquées comme la machine à laver. La mère s'estime chanceuse en profitant de l'eau qui coule dans les robinets dans sa résidence espagnole, tandis que les femmes

¹ « [...] No encaixavem en aquell país de cel clar i nits estrellades, amb els pantalones de pana i les camises de quadres, tot inundat de fang cada cop que plovia. La mare enyorava casa seva, aquell espai que només li pertanyia a ella i del qual n'era la reina, no només per la rentadora o l'aigua corrent, sino perquè podia fer les coses a la seva manera ».

sont contraintes d'aller puiser de l'eau dans les fontaines du village. Le Maroc devient par conséquent un espace tout à fait étranger par rapport à la Catalogne qui semble un lieu réconfortant, représentant la modernité et l'émancipation. Le village semble ainsi avoir perdu de son essence et de son authenticité. Dans ce contexte, la narratrice se sent subitement frustrée puisque le village est devenu un vrai désert dans son regard : « [...] L'argile de la rivière où nous avons joué à faire des gâteaux est à présent sèche, craquelée ici et là »¹ (75), exprime-t-elle avec mélancolie, car le dessèchement de la rivière symbolise la disparition des moments les plus heureux de l'enfance. Il devient néant et menace de rompre le lien fort qui l'attachait à cette parcelle de son passé.

Il nous semble ainsi qu'elle vit pour la première fois une étrangeté étouffante dans son pays d'origine et commence à avoir un ressentiment pour cette terre à laquelle elle ne se sent plus appartenir. Pour compenser son désarroi, elle se réfugie dans la remémoration de ses souvenirs paradisiaques de l'enfance, dans cet espace qui a disparu dans le réel, mais qui demeure toujours vivant dans ses pensées.

Le passé idéalisé et son rôle dans la reconstruction identitaire de la narratrice

L'épreuve du retour désenchanté au pays d'origine est particulièrement destructrice, car elle constituait le dernier espoir pour la narratrice. Celle-ci avait déjà goûté à l'amertume du dépaysement et de la perte dans l'exil, en plus de sa souffrance due à la vision discriminatoire des catalans. Suite à cette double expérience traumatique, le fait de se remémorer le monde enchanté de son enfance s'est avéré une forme salutaire pour remanier ses blessures.

En effet, le déracinement accentue la désorientation du migrant et le mène au désarroi face à la communauté d'accueil. Ceci est généralement suivi d'un autre exil, celui qui est vécu en retournant à la terre mère où il se découvre étranger aux gens du pays. À en croire Abdelmalek Sayad, le déplacé se trouve en proie à un double exil quand il revient au pays d'origine et réalise l'image qu'on fait de lui (Sayad, 1999, 161-165). D'ailleurs, l'expression « la double absence » mentionnée dans le titre du livre fait allusion à ce double sentiment d'étrangeté expérimenté par le migrant dans les deux pays.

Suite à ce déracinement aliénateur, les exilés se procurent le moyen de surmonter ces troubles en ressuscitant une parcelle de leur vie, en revivant, dans leur imaginaire, le monde

¹ "l'argila del riu on haviem jugat a fer pastetes ara estava ja seca, clivellada aquí i allà".

édénique du passé au pays d'origine. Selon l'anthropologue Arjun Appadurai, « l'exil renforce chez nombre d'[exilés] [...] les pouvoirs de l'imagination (comme double capacité à se souvenir du passé et à désirer le futur) ; il rend possibles des discours mythiques différents des mythes et des rituels auxquels se consacre traditionnellement l'anthropologue [...] » (Appadurai, 34). Pour les écrivains diasporiques, ce pouvoir de l'imaginaire est illustré au niveau de l'écriture qui s'affiche comme une thérapie contre leur désespoir. Ils recourent souvent à l'évocation de souvenirs magnifiés au pays natal, associés notamment à la famille, aux traditions culturelles en une sorte d'images imprégnées d'émotions. Il est à souligner, dans ce sens, que le mot d'ordre est la nostalgie. Celle-ci joue un rôle prépondérant dans le processus de reconstruction du déraciné, dans la mesure où elle engendre une force créatrice qui fait que le passé ressuscité soit un possible antidote contre le malaise résultant de la rupture. Rappelons que le mot « nostalgie » qui vient du grec, est formé de 'nostos', c'est-à-dire le retour, et 'algos' désignant la douleur. La jonction des deux termes donne « un mal du pays ». La nostalgie signifie ainsi le regret mélancolique d'une chose révolue ou de ce qu'on n'a pas connu. Elle serait associée à deux sens : la jouissance et la mélancolie : la jouissance que trouve souvent le nostalgique à se remémorer tel moment passé, et la mélancolie qui accompagne un certain regret de voir ce passé irréversible. Cette notion est fréquente chez les écrivains et poètes qui sont tous, en creux, des exilés, au sens réel ou métaphorique.

La nostalgie est bénigne pour celui qui est tiraillé entre deux cultures, car elle permet d'assurer un sentiment de cohésion interne contre la perte, la scission et l'ambivalence dans lesquelles il est attrapé. Fairouz Faouzi interprète la vision nostalgique du pays d'origine dans les romans des écrivains arabes vivant au Canada. Elle l'analyse en tant que dépassement de l'errance et moyen de s'assumer et d'assumer la double appartenance. Pour expliciter cette perception, la sociologue donne plusieurs exemples, comme celui du personnage d'Injdi dans *Une femme pour pays* qui « voulai[t] rapporter un morceau de terre de [son] premier pays pour le transplanter dans le deuxième [...] afin de rapprocher [ses] sources de ses confluent... question de [s]'appartenir » (139). Nous remarquons ainsi que la méditation nostalgique du personnage, comme tout migrant, constitue un point important dans la prise de conscience de sa condition dans le présent qu'il doit s'approprier.

Dans cet ordre d'idées, le texte de *YTSC* regorge de souvenirs associés à des images sensorielles comme les odeurs. Ainsi, avec « l'odeur de la djellaba épaisse de laine de [son] grand-père » (169) qui est « une odeur dense et lourde », la narratrice revit le passé avec son

aïeul. le parfum de la djellaba du personnage provoque dans sa mémoire « le son des temps passés » (169), comme un écho qui ramène ses plus beaux moments avec lui au présent. Notons ici la présence de deux sens : l'odorat qui s'allie à l'ouïe et tous les deux forment la synesthésie, concept cher aux poètes et aux romanciers. Nous pouvons évoquer à titre d'exemple Baudelaire qui nous offre, dans son poème *Correspondances*, un tableau associant plusieurs sens, comme les sons, le visuel (les couleurs) et les parfums qui font éveiller des sensations :

« Comme de longs échos qui de loin se confondent [...] Les parfums, les couleurs et les sons se répondent » (11)

Ainsi, le souvenir du grand-père devient lié à l'odeur inoubliable de sa djellaba, une image sensorielle qui s'enchevêtre avec l'ouïe et traduit chez la protagoniste un besoin d'éterniser son aïeul qui était mort au moment de la remémoration.

Ceci dit, d'autres images sensorielles se rapportant aux expériences marquantes du passé tel le goût d'une soupe préparée par son oncle, permet aussi de réactiver sa mémoire sensorielle : « À chaque fois que je reviens je te parle, ma tante, de cette soupe qu'on a mangée à la lumière de la mèche imbibée de diesel [...]. Si tu savais à quel point cette soupe me manque, ce plat fumé qui cuisait sur ma langue »¹ (Elhachmi, 171).

Nous remarquons que le goût de la soupe qui se rattache au décor de la lumière de la mèche de diesel, reflète une image pleine d'émotions. Les goûts et les odeurs permettent ainsi de donner forme à un monde parfait et idéal qui transporte la narratrice aux jours paradisiaques.

Dans ce cadre, il est pertinent de faire allusion à Proust et à sa madeleine. Le goût de cette petite madeleine devient la métaphore de tout un pan de l'enfance du narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, connotant, par extension, tout objet déclencheur de souvenirs chargés d'émotion. Soulignons au passage que l'exilé recourt à la nostalgie pour apaiser son désarroi. D'après Judith Stern « (...) la nostalgie permet de surmonter la désillusion en offrant une source indispensable à l'estime de soi. Une sorte de baume permettant d'atténuer l'ampleur du mal du pays » (Stern, 1996). Ainsi, les souvenirs nostalgiques permettent de suturer ses blessures intérieures, de recomposer son intégralité, de le rassurer, tout en lui donnant la force pour avancer dans sa vie et aspirer à l'avenir avec optimisme.

¹ « sempre que torno te'n parlo, tia, d'aquella sopa menjada a la llum de la metxa sucada en gasoil [...]. Si sabeïssis com vaig trobar a faltar aquell plat fumejant que em coia a la llengua ».

Les deux exemples cités concernant l'odeur de l'habit de l'aïeul et le goût de la soupe permettent de construire un trait-d'union entre le passé et le présent de la narratrice. Dans le domaine de la psychanalyse, cette restitution des souvenirs constitue un mécanisme de défense pour conserver l'équilibre du Moi (Kaplan, 464).

En bref, le cheminement rétrospectif souvent présent dans les œuvres des écrivains diasporiques fait jouer le passé mythifié contre un présent aliénant. La construction d'un monde magnifié à partir de la mémoire intervient positivement comme un moyen dynamisant de la reconstruction identitaire.

Soulignons que nous ne pouvons définir l'état de la nostalgie en la réduisant à un attachement aux chimères ou à un simple détachement de la réalité, car l'exilé ne reste pas passif ou spectateur de sa vie. Sa condition peut faire de lui un révolté qui défie les pouvoirs en place à travers, notamment, l'écriture. Sa subversion prend alors la forme d'une puissance créatrice que les écrivains diasporiques pratiquent en connaissance de cause. Edward Saïd semble du même avis lorsqu'il traduit ses réflexions sur la souffrance irrémédiable et inhérente à l'exil. Ce palestinien qui a vécu entre l'Orient et l'Occident affirme trouver dans l'écriture un instrument salvateur qui transforme l'errance en une richesse constructive, car « [...] ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie mais aussi une nouvelle approche. Puisque, presque par définition, exil et mémoire sont des notions conjointes, c'est ce dont on se souvient et la manière dont on s'en souvient qui déterminent le regard porté sur le futur » (37).

Ceci dit, le retour introspectif vise également à éterniser la mémoire familiale qui est en ce sens révélatrice, puisque l'évocation des souvenirs qui se rapportent aux traditions familiales reflète le souci de l'auteure de fixer dans l'imaginaire et de pérenniser par l'écriture la transmission du legs ancestral.

Dans ce sillage, la protagoniste nous fait part des souvenirs mythiques de la belle ambiance familiale. Ceux-ci concernent le rassemblement de la grande famille au village et les moments partagés avec eux dans la joie. Elle se focalise, à cet égard, sur un souvenir qui lui tient particulièrement à cœur, celui du Ramadan qui était chaque jour une fête (95-98), autour d'une table riche de délicieux mets et de discussions interminables. Tout cela est présenté comme un tableau heureux où les enfants participent aussi parfois au jeun, comme le font la protagoniste et ses cousins, en transformant la faim et la soif en d'agréables moments. L'Aïd, qui signifie la fête, était une cérémonie spéciale pour passer une journée inoubliable. Au milieu de la belle

ambiance, « l'odeur de l'encens était l'odeur de la fête » (98). C'est l'occasion pour les enfants de vivre certains rites culturels comme la teinte des mains au henné, ou la collecte des monnaies offertes généreusement par les adultes (97 – 99). La foi était vécue en termes de spiritualité et de sérénité de l'âme (100).

Par ailleurs, la figure de la grand-mère apparaît dans des souvenirs glorieux. Celle-ci est évoquée en tant que gardienne des traditions culturelles que la narratrice tient à pérenniser. Parmi les images qui lui sont restées mémorables figure ses visites au marabout du village avec elle :

« De temps en temps, ma grand-mère m'accompagnait dans l'une de ses excursions de femmes pour vénérer le saint du village, Sidi Sahn. C'était une petite construction en adobe, avec une coupole parfaite qui entourait la tombe couverte de vieux tissus. Il y avait une odeur de bougies et de cire fondue à travers les coins du sanctuaire. On y respirait un calme unique, [...]. Les femmes y entraient pieds nus en chuchotant »¹ (102).

Le marabout du village est représenté comme un vrai temple. Sa description témoigne de la sacralité de l'endroit. C'est une construction « avec une coupole parfaite », inspirant le respect des visiteuses qui y entrent « pieds nus et en chuchotant ». Nous remarquons que, tant ce lieu que le personnage de la grand-mère sont mythifiés dans la mémoire de la jeune fille. Ce passage comme tant d'autres, exprime la volonté de la narratrice de récupérer son patrimoine d'origine et de revivre les traditions culturelles. Ce qui constitue une forme de retour aux racines et de maintenir ses liens vitaux d'appartenance à la culture d'origine.

Compte tenu de ce que nous avons dit, écrire les souvenirs tout en refusant de voir en l'exil une fatalité, constitue une voie vers l'épanouissement et la reconstitution de son moi divisé entre l'ici et l'ailleurs. Si le refuge dans les souvenirs devient une sorte d'évasion qui peut frôler l'escapisme, comme l'exprime parfois la narratrice dans le roman, il n'empêche que cet isolement et ce retirement du monde devient dans de nombreux cas un motif qui pousse à l'agir et à l'affrontement de la réalité.

Bibliographie

APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2015, 336p.

¹ « Molt de tant en tant, l'avia em portava a una de les seves excursions de dones per venerar el santo del poble, Sidi Sahn. Una petita construcció de tova amb una cupula perfecta rodejava la seva tomba coberta de teles antigues, olor d'espelmes i cera fosa mels racons del satuari. S'hi respirava una tranquil·litat única (...). Les dones hi entraven descalces xiuxiuejant.

BAUDELAIRE Charles, *les fleurs du Mal*, Œuvres complètes, tome I., Éd de Claude Pichois, [Nouvelle édition], Coll. Bibliothèque de la Pléiade (n° 1), Paris, Gallimard, 1975, 1603 p.

ELHACHMI Najat, *Yo també soc catalane*, Barcelona, Columna. 2020 [2004], 200p.

ERIKSON Erik, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion. ([1972]1978), 345p.

FAOUZI Fayrouz, *L'immigration arabo-méditerranéenne au Canada entre fiction et réalité*, Casablanca, La croisée des chemins, 2023., 318p.

GLISSANT Edouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, Folio-essais, 1997, 848p.

MAALOUF Amine, *Les identités meurtrières*. Paris, Grasset, 1998, 189p.

PROUST Marcel, *A la Recherche du temps perdu Du côté de chez Swann*. Paris, Ed Grands Textes Classiques Folio Luxe, 2011/1993, 441p.

EDWARD Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* (Reflexions on exile, 2000), Charlotte Woillez (trad), Arles, Actes Sud, 2008, p37757p.

SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 2. Les enfants illégitimes* Raisons d'agir, Paris, 2006, 205p.

——— *La double absence, Des illusions aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999, 448p.

SEDIKIDES Constantine, CHEUNG Wing-Yee, WILDSCHUT Tim, et al. "Nostalgia motivates pursuit of important goals by increasing meaning in life". in *European Journal of Social Psychology*. 2017. 48(2): 209-16.

STERN Judith, « L'immigration, la nostalgie, le deuil ». in *Filigrane*, numéro 5, 1996, 15-25

Notice bio-bibliographique de l'auteure

Hanan Rais est enseignante de la langue française au secondaire qualifiant et doctorante en littératures française et francophone à l'Université Ibn Tofail. Sa thèse doctorale porte sur l'écriture de l'exil chez les écrivains marocains en Espagne. Elle écrit de la poésie et des nouvelles et a obtenu plusieurs prix littéraires. Parmi ses recueils publiés « *Des maux et des Roses* » en 2015 et « *Crepusculos mediterraneos* » en 2016 (en langue espagnole).

hanan.rs@yahoo.com